

plus menaçante, que les soldats n'oublient pas, en cette période d'intense préparation, qu'ils sont et restent, même sous l'uniforme, des prolétaires: ceux qui ont tout à gagner dans la destruction du régime capitaliste.

Au 1^{er} Lancier, à Spa

Les mesures vexatoires continuent à pleuvoir ici.

La discipline extrêmement large pour les gradés, devient d'une rigueur excessive dès qu'il s'agit du soldat, rengagé ou milicien. Les jours d'arrêt, les punitions, les prestations excessives de service pleuvent sans arrêt.

Le mardi 24, une manœuvre a eu lieu. Départ le matin à 4 heures. Le déjeuner ! Autant ne pas en parler ! Le second repas eut lieu à 2 heures, et sans même avoir eu le temps de se reposer.

Les accidents, avec les engins dont nous disposons, ne sont pas rares. Un homme ayant eu une panne, dut s'arrêter. Celle-ci réparée, le gradé qui l'accompagnait, afin de rattrapper le peloton, le força à faire de la vitesse. Résultat : l'homme est à l'hôpital, une jambe cassée et l'on parle d'une fracture du crâne.

On nous oblige à enseigner la conduite de la moto et, ce qui se corse ici, tout accident à la machine doit être remboursé de nos propres deniers ! Autre détail qui démontre bien le peu de cas que la gradaille a de la vie humaine : Une balle en blanc, qui traînait dans une chambre de la troupe, (que fait donc le fourrier au régiment ?) a éclaté, blessant grièvement un soldat à l'œil. Il en est borgne. Décidément la vie humaine est bien peu de chose pour les messieurs de la rue de la Loi, qui ne s'en émeuvent pas plus.

La nourriture est infecte, comme partout d'ailleurs. Il est évident qu'ici aussi la nécessité d'une commission de contrôle des comptes du ménage s'impose.

Cela, le soldat ne pourra le conquérir que par son action propre et d'ensemble : grève de cantine, du réfectoire, d'exercice même. La grève est une arme puissante entre les mains des travailleurs en civil, elle doit la devenir aussi pour les travailleurs en kaki.

La J. S. R. affirme de nouveau que pour elle, elle fera ce qui sera humainement en son pouvoir pour arriver à des résultats dans ce sens.

Soldats du 1^{er} Lancier, debout ! formez votre comité de lutte.

Mais les soldats n'entreprendront, avec succès, pareille action qu'à la condition d'être épaulés par une organisation qu'ils sentiront leur : jeune et révolutionnaire.

Au moment où la J. G. S. U. vient de rallier le camp de ceux qui engagent les jeunes travailleurs à se faire trouer la peau sous prétexte de « marcher contre le fascisme », cette organisation ne peut-être que la J. S. R.

A elle de continuer et d'élargir le travail qu'elle a entrepris au sein des casernes. Dans cette voie elle rassemblera tous ceux que révolte le régime du bagne militaire pour en faire des révoltés conscients de leur devoir de classe, de révolutionnaires.

UNE BAGARRE DANS UNE CASERNE A ANVERS LES J. S. R. SERONT AUX CÔTÉS DES SOLDATS POURSUIVIS

« Le Peuple » a publié dernièrement la note suivante :

Une bagarre dans une caserne à Anvers Vingt-quatre soldats arrêtés

Dans la nuit de vendredi à samedi, un commencement de bagarre a éclaté dans une caserne de Berchem-lez-Anvers.

Un des soldats rappelés, le nommé Van Belle, militant communiste, avait été puni par ses supérieurs.

Samedi matin les rappelés devaient quitter la caserne. A ce moment, ils allèrent trouver le capitaine pour obtenir la permission de sortir pour leur camarade Van Belle qui avait été obligé de rester.

Le capitaine refusa. Là-dessus, les rappelés se mirent à invectiver leur supérieur qui téléphona à la gendarmerie.

Lorsque celle-ci fit son apparition dans la caserne les bagarres éclatèrent.

Le conseil de discipline de la caserne a interrogé tous les rappelés dont le nombre s'élève à deux cents. A cinq heures et demie ces derniers furent en mesure de quitter la caserne à l'exception de vingt-quatre qui furent conduits à la prison.

On remarque que « Le Peuple » n'a pas un mot de solidarité avec les soldats victimes de la répression.

Tandis que « J. G. S.-Jeunesse Nouvelle » garde le mutisme le plus complet sur cette question.

Serait-ce déjà là les conséquences de la réunion du Conseil Général du P. O. B. ?

Quant à la « Voix du Peuple », organe du parti stalinien, elle a parlé de l'affaire sans faire la moindre allusion à Van Belle, le militant stalinien dont il est question dans « Le Peuple ». Est-ce que sa défense ne l'intéresserait pas ? Il faut le croire quand on lit la fin de l'article qu'elle publiait. La voici :

« De tels conflits, qui vont à l'encontre de la défense efficace de notre pays, sont dus à la morgue trop fréquente de trop d'officiers. »

Vous avez bien lu ? La défense efficace de notre pays ! Les staliniens parlent comme Devèze, Van Zeeland et Léopold III. Il n'y a plus la moindre différence.

Quant à nous nous serons aux côtés des soldats poursuivis. Nous les défendrons avec le maximum d'énergie parce que leur défense nous intéresse plus que la « défense efficace de notre pays » pour reprendre l'expression de MM. les staliniens.

Révolution.

ANDRÉ GIDE

À LA JEUNESSE STALINIENNE

« Quand je vous vois épouser aussi légèrement d'aussi absurdes accusations, je m'étonne moins que vous vous laissiez bernier pour tout le reste. »

(André Gide aux J. C.)

Le malheur est réel et palpable : il existe aujourd'hui une jeunesse « stalinienne ». Une très importante fraction de la jeunesse ouvrière organisée — pour qu'elle s'organise, que d'efforts n'a-t-il pas fallu, et qu'elle promette à l'origine de cette prise de conscience — se trouve subjuguée par l'esprit stalinien, imprégnée de mentalité stalinienne. De cette jeunesse appelée à remplir le rôle d'une avant-garde nécessairement intrépide, en quelque sorte, dans le domaine de la pensée autant que dans celui des actes, on a fait une masse de manœuvre dont la caractéristique essentielle est la soumission volontaire à l'interdiction de penser. On l'a manipulée, cette jeunesse, non pas (c'était là le travail de l'éducation bourgeoise) pour lui inculquer à son corps défendant la paresse de pensée, mais bien plus : pour la soumettre au consentement de la paresse de pensée. Et aujourd'hui on ne pourrait mieux se rendre compte, peut-être des ravages du stalinisme qu'en mesurant exactement jusqu'à quel point de perfection on a réalisé ce tour de force...

Mille occasions, ces derniers temps. Faut-il encore citer le cas de Gide où plus précisément, faut-il revenir sur les réactions quasi-automatiques qu'il a suscitées de la part de cette « jeunesse stalinienne » ? On connaît tout cela : d'un homme dont on essayait d'exploiter à son profit le prestige (composé de valeurs authentiques, en l'occurrence), on fait, du jour au lendemain, l'ennemi le plus abhorré et la « jeunesse », tout aussitôt, se met au pas. La fougue qu'elle employait à manifester son admiration, elle l'emploie tout aussitôt à l'usage contraire. Mais de quoi est faite encore cette « fougue-là » ?

Immédiatement après la parution de « Retour de l'URSS » (non, pas immédiatement : il a fallu attendre un peu, le temps de se voir communiquer la « ligne » rajustée), les J. C. opérèrent donc le changement d'orientation qu'il fallait. Pas un faux mouvement, pas une hésitation. Il s'agissait d'une personnalité singulièrement représentative de certaines valeurs essentielles, mais cet élément-là d'intérêt n'intervenait guère dans l'admiration commandée des J. C. ; il n'intervient pas d'avantage dans la haine qu'ils lui vouent désormais. Aucune note dis-

cordante, donc, ici comme avant. Exactement : on ne réfléchit plus, à ce sujet pas plus qu'à un autre. C'est précisément à ça qu'on a consenti.

Avant le voyage de Gide en URSS, une section J. C. de Paris, sacrifiant à la vogue, s'était placée sous la présidence d'honneur de l'écrivain. Après le voyage de Gide en URSS, c'est-à-dire après le témoignage qu'il était vraiment le « grand écrivain honnête » dont on prétendait apprécier les mérites, cette section J. C. de Paris lui écrit solennellement qu'il n'est plus digne de l'honneur.

Le livre en question n'est bien entendu qu'une « bonne affaire » et, à ce titre, les J. C. le méprisent. Ils cherchent et trouvent les termes les plus insultants pour communiquer leur décision à Gide. André Gide leur répond en d'autres termes, et voici sa lettre :

Paris, le 5 Janvier 1937.

Messieurs,

La lettre collective que vous m'envoyez ne me surprend guère hélas ; mais elle contient une grave injure que je ne peux laisser passer.

Eh quoi, pas un de vous ne songe à mettre en balance avec la « grosse affaire commerciale » dont vous parlez, les prodigieux avantages, la toison d'or que m'offrait l'URSS avec tous les etc. de la gloire ?

Eh, quoi, lorsque vous m'avez offert la présidence de votre groupe, me connaissiez-vous donc si mal que de ne pas savoir que de telles considérations ne pouvaient me toucher ?

Si j'avais accepté de mentir avec les autres, c'est pour le coup que vous auriez été en droit de parler d'une « bonne affaire » et vous n'auriez même pas songé à suspecter ma sincérité. Quand je vous vois épouser aussi légèrement d'aussi absurdes accusations, je m'étonne moins que vous vous laissiez bernier pour tout le reste.

Comme votre lettre est manuscrite et que peut-être n'en avez-vous pas pris copie, je vous en renvoie un double dactylographié et fais appel à votre honnêteté pour en donner lecture publique à ceux de vos camarades qui pourraient ne pas la connaître encore, ainsi que ma réponse que voici. Je ne puis croire qu'il n'y ait parmi vous quelques camarades de bon sens qui tout de même, consentiront à y voir clair, à regarder les choses comme elles sont. Ne doutant pas que votre confiance, un

(Suite bas page suivante)